



Les Nambikwara ramènent l'observateur à ce qu'il prendrait volontiers — mais à tort — pour une enfance de l'humanité. (...)

L'année nambikwara se divise en deux périodes distinctes. Pendant la saison pluvieuse, d'octobre à mars, chaque groupe séjourne sur une petite éminence surplombant le cours d'un ruisseau ; les indigènes y construisent des huttes grossières avec des branchages ou des palmes. Ils ouvrent des brûlis dans la forêt-galerie qui occupe le fond humide des vallées, et ils plantent et cultivent des jardins où figurent surtout le manioc

(doux et amer), diverses espèces de maïs, du tabac, parfois des haricots, du coton, des arachides et des Calebasses. Les femmes râpent le manioc sur des planches incrustées d'épines de certains palmiers(...). Le jardinage fournit des ressources alimentaires suffisantes pendant une partie de la vie sédentaire. Les Nambikwara conservent même les tourteaux de manioc en les enfouissant dans le sol, d'où ils les retirent à demi pourris, après quelques semaines ou quelques mois.

Au début de la saison sèche, le village est abandonné et chaque groupe éclate en plusieurs bandes nomades. Pendant sept mois, ces bandes vont errer à travers la savane, à la recherche du gibier : petits animaux surtout, tels que larves, araignées, sauterelles, rongeurs, serpents, lézards ; et de fruits, graines, racines ou miel sauvage, bref de tout ce qui peut les empêcher de mourir de faim. Leurs campements installés pour un ou plusieurs jours, quelques semaines parfois, consistent en



autant d'abris sommaires que de familles, faits de palmes ou de branchages piqués en demi-cercle dans le sable et liés au sommet. Au fur et à mesure que le jour s'avance, les palmes sont retirées d'un côté et plantées de l'autre, pour que l'écran protecteur se trouve toujours placé du côté du soleil ou, le cas échéant, du vent ou de la pluie. (...)

Le costume des femmes se réduisait à un mince rang de perles de coquilles, noué autour de la taille et quelques autres en guise de colliers ou de bandoulières ; des pendants d'oreilles en nacre ou en plumes, des bracelets taillés dans la carapace du grand tatou et parfois d'étroites bandelettes en coton (tissé par les hommes) ou en paille, serrées autour des biceps et des chevilles. La tenue masculine était encore plus sommaire, sauf un pompon de paille accroché quelquefois à la ceinture au-dessus des parties sexuelles. (...)

Le dénuement où vivent les Nambikara paraît à peine croyable. Ni l'un ni l'autre sexe ne porte aucun vêtements (...)

Les Nambikwara dorment par terre et nus. Comme les nuits de la saison sèche sont froides, ils se réchauffent en se serrant les uns contre les autres, ou se rapprochent des feux de camp qui s'éteignent, de sorte que les indigènes se réveillent à l'aube vautrés dans les cendres encore tièdes du foyer. Pour cette raison les Paressi les désignent d'un sobriquet : *uaikoakoré*, « ceux dorment à même le sol ».